

## XYZ. La revue de la nouvelle

### L'apéro

Nadine Bismuth



Numéro 88, hiver 2006

Les « Cartier » de la nouvelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3187ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Bismuth, N. (2006). L'apéro. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (88), 23–34.

## L'apéro Nadine Bismuth

C'EST LE MOIS DE DÉCEMBRE et la neige n'a pas encore commencé à tomber. À l'occasion des trente ans de Josiane, Martin a réservé une suite dans un hôtel de la rue Saint-Paul. Le programme est le suivant : le vendredi, ils célèbrent en tête-à-tête ; le samedi, avec nous.

Samedi est enfin arrivé. À dix-huit heures, Carole entreprend d'incessants va-et-vient dans l'appartement. Elle essaie des robes et me demande mon avis. Je suis assis dans le salon avec mon bol de graines de tournesol, ma collation quotidienne. « Et ça ? Et ça ? » Elle ne me laisse pas vraiment le temps de répondre. Elle retourne dans la chambre où, la tête enfouie dans ses tiroirs, elle peste contre l'hiver qui la force à porter des bas de nylon, « l'accessoire féminin le plus inconfortable ».

— Ça reste pratique pour les voleurs de banques, lui fais-je remarquer.

Carole grimace ; c'est une fille douillette. Elle n'aime pas les tissus dans lesquels on transpire, ni les tissus qui piquent, ni ceux qui collent trop à la peau. Peut-être que ça a quelque chose à voir avec son métier de comptable, qui affectionne les colonnes de chiffres droites, toutes lisses, propres. Ou peut-être pas. Au fond, je m'en fous un peu, il y a longtemps que j'ai cessé d'essayer de la comprendre. J'ai la main pleine d'écailles humides, je vais les jeter à la poubelle et je rince le sel sur mes mains.

— Et ça, qu'est-ce que tu en dis ? Oh, tu vas encore te ruiner l'appétit avec tes graines de tournesol ! Tu les as achetées à la fruiterie, j'espère ?

Je sors prendre l'air. Dans la rue, je me heurte à une bande de chanteurs coiffés de bonnets à grelots qui essaient de propager l'esprit des fêtes. Je m'arrête un instant, j'allume une cigarette. Ils faussent terriblement, ce qui explique sans doute pourquoi le bocal à poisson rouge devant eux est vide. La boîte vocale de mon téléphone cellulaire l'est aussi, ça nous fait un point en commun, ce

n'est rien à mon avantage. J'hésite un moment devant les touches du cadran. Elles brillent dans la nuit, petites sirènes prêtes à me faire entendre leur mélodie grisante, mais la soirée n'est plus très loin et je range l'appareil dans ma poche. Je poursuis ma promenade en me disant que les sirènes d'antan ont déserté les eaux froides des océans pour élire domicile dans les téléphones portables, dont les réseaux analogiques, numériques et satellites ont des proportions tout aussi épiques. C'est mon côté poète : j'ai fréquenté l'université. Je regagne la maison. Durant mon absence, Carole a résolu de mettre un jean et une camisole, comme quoi il ne faut jamais désespérer de l'espèce humaine. Elle emballe le cadeau de Josiane : un foulard en cachemire gris. Je dois l'aider. Il y a du papier collant, du papier de soie, des choux, des rubans, c'est très sophistiqué. Et ça ne s'arrête pas là : il y a aussi une carte. Carole en a choisi une garnie du dessin d'une fille maigre chaussée de talons hauts qui serre un gros chat mauve contre sa poitrine. À l'intérieur, elle a écrit tout un roman dans lequel il est question — je résume — de rêves, d'amour, de bonheur, d'épanouissement, de meilleure amie à jamais, d'équilibre. Je corrige les fautes de cette logorrhée mièvre et je signe dans le petit trou qui reste : « Bruno xxx ».

Il est dix-neuf heures trente. Je dis : « Bon, est-ce qu'on y va ? » L'impatience me gagne. Carole fait : « Oh, oui. » Bourré d'entrain, je mets mon manteau, mais dix minutes plus tard, elle est encore dans la salle de bain. « J'ai chaud », que je lui signale, planté dans le cadre de la porte. Elle tripote ses tubes de maquillage quelques minutes de plus. Je vois mon reflet dans la glace derrière elle et j'en profite pour mettre un peu d'ordre dans mes cheveux. Avec mes boucles à la Petit Prince, j'ai une belle gueule. Dans le taxi, Carole se love contre moi et me demande pardon. Son baiser me laisse la bouche collante. Elle me dit que c'est son nouveau gloss et elle me tend un mouchoir.



Martin nous ouvre la porte. Cigare au coin des lèvres, col de chemise déboutonné, il veut se donner un style. Je lui serre la main,

il nous débarrasse de nos manteaux. François et Myriam sont déjà là, blottis dans un canapé en cuir, ils fument des cigarettes et sirotent des kirs. Martin nous demande ce qu'on veut boire pour l'apéro. On prend la même chose. Comme un adolescent dans le sous-sol de ses parents, Martin s'est patenté un bar dans un coin de la pièce, sur une simple table. Les seaux à glace débordent de bouteilles de bourgogne aligoté. Il y a aussi des alcools forts et de la liqueur de cassis.

— Où est la fêtée ? s'enquit Carole.

J'aimerais bien qu'on me le dise, à moi aussi, mais je reste discret. Je fais le tour des lieux, je joue au gars curieux, voire impressionné. Il y a un mur de briques et trois grandes fenêtres drapées de rideaux écrus qui s'ouvrent sur une cour intérieure. Celle-ci est recouverte d'un tapis de brins d'herbe gelés. Sur le site Internet de l'hôtel, j'ai vu une photo de la terrasse tout en fleurs que l'on aménage dans cette cour durant l'été et ça n'a rien à voir avec le paysage désenchanté qui s'offre là. J'ai aussi vu les photos des «suites supérieures» et Martin n'a pas choisi la plus luxueuse, malgré ce qu'il prétend. J'aurais pourtant été prêt à parier que depuis qu'il avait été nommé directeur du marketing d'une compagnie de beignes, Martin dépenserait enfin son fric autant qu'il nous l'avait toujours laissé croire. À mon sens, il n'y a rien de pire qu'un vantard doublé d'un radin doublé d'un vendeur de petits gâteaux industriels. Le plafond est traversé de poutres de bois et de tuyaux métalliques dans lesquels se réfléchissent les teintes caramélisées des planchers de merisier. Le lit est grand, trop grand pour deux, enterré sous un tas de coussins et d'oreillers blancs. Carole s'assoit sur un coin. Je fais pareil, du bout des fesses.

— Elle ne devrait pas tarder, dit Martin en nous apportant nos kirs. Elle est allée faire un tour au spa.

«Oh wow! Un spa!» roucoule Carole en posant une main sur ma cuisse. Elle a fait la même chose dans l'ascenseur cinq minutes plus tôt, quand elle a aperçu la photo d'une femme au dos nu couchée sur le ventre, une serviette sur ses fesses bombées, un air d'extase peint sur son visage: SPA SUBLIME AU DIXIÈME ÉTAGE AVEC VUE SPLENDIDE SUR LE FLEUVE. Il est

d'une prétention, cet hôtel. Je me demande si Martin est au courant qu'il s'agit en réalité d'un ancien hôpital vétérinaire pour chevaux. Depuis quelque temps, on fait tout un plat avec ces hôtels boutiques, mes collègues des cahiers « Tendances » ou « Sortir » — ça revient au même — leur consacrent des pages entières, mais quand on y regarde de plus près, ce ne sont que de vieilles ruines en mal de vocation où l'on vous invite à dormir pour trois cents dollars la nuit là où jadis on vaporisait de pauvres bêtes de produits antipuces, hautement cancérigènes, il va sans dire.

Une sonnerie sirupeuse retentit. « *Room service!* » Deux employés entrent, poussant un chariot rempli d'assiettes de sushis multicolores. Martin est en train de leur remettre un pourboire lorsque Josiane apparaît. Pantalon de jogging bleu, tee-shirt moulant, peau de porcelaine, cheveux huileux, baskets aux lacets détachés, cette fille a l'éclat d'une ampoule électrique. Elle déclare qu'elle vient de se faire enduire le corps de cacao et nous prie de l'excuser le temps qu'elle prenne une douche. Elle disparaît derrière une lourde porte en miroir, dans laquelle Martin s'observe avant de faire sauter un bouton supplémentaire au col de sa chemise. Il a un grain de beauté sur le coin des lèvres. Un jour, il va falloir que quelqu'un lui dise que ça ressemble à un feu sauvage quand on regarde vite, ou de loin.

Myriam me frôle en se dirigeant vers le chariot de sushis. Ses cheveux noir corbeau laissent voir sa nuque élancée. Elle porte une minijupe et un décolleté plongeant avec l'assurance de celles qui savent qu'elles ne pourront bientôt plus se le permettre. Elle dispose les assiettes sur la table à café. Martin met le dernier Morcheeba dans le lecteur CD, François roule un joint et Carole se tourne vers moi :

— Est-ce que Josiane a bien dit du cacao ?

Ses narines frémissent. Je l'embrasse, mais c'est pour les mauvaises raisons. Pour qu'elle se taise, par exemple, et pour chasser l'émoi dans lequel m'a plongé l'apparition de Josiane. Ça ne sert pas à grand-chose. Carole se remet tout de suite à parler de ce qu'elle veut faire pour ses trente ans à elle, en avril prochain. J'encaisse son babillonnage effréné à propos d'hôtels champêtres, de table à quatre four-

chettes, de vêtements griffés jusqu'à ce que Josiane émerge enfin de la salle de bain vêtue d'une robe noire surpiquée de froufrous coquins. Martin lui sert un apéro pendant qu'on se précipite tous sur elle pour lui faire la bise et lui souhaiter un joyeux anniversaire. Mon tour venu, je lui murmure au creux de l'oreille de me rejoindre dans le hall, après quoi je lance à la cantonade qu'il manque des baguettes pour les sushis. Tandis que je franchis la porte, j'entends Myriam jurer qu'elle en a pourtant vu quelque part dans des sachets de papier, mais François rétorque qu'elle a dû tirer trop fort sur le joint, Martin dit « comme d'habitude ! » et après je ne sais plus parce qu'il faut bien que la porte se referme.

Dans l'ascenseur, je dis bonsoir à un homme et à une femme d'une cinquantaine d'années, puis je retire les paquets de baguettes de mes culottes parce que ça me démange.

— Vous aimez votre séjour ? que je leur demande.

L'homme me sourit. C'est un type qui a dû faire des conneries dans sa vie lui aussi.

— *A bit cold, but very pleasant.*

Ils sont originaires de Toronto.

— *Hope you don't plan to eat with them,* souffle la femme.

Elle a sans doute un fils de mon âge. Les portes s'ouvrent au rez-de-chaussée, je leur cède le passage, je flanque les baguettes dans l'âtre du foyer. Elles s'embrasent. Je me laisse tomber sur une causeuse de cuir, le même modèle que dans la chambre, et je grille une cigarette. Il doit me rester de cette saloperie de gloss sur les lèvres parce que le filtre devient tout gluant. J'essuie ma bouche sur la manche de mon chandail. Josiane sort de l'ascenseur et marche d'un pas rapide jusqu'à moi. Cette fille est si belle qu'elle aurait pu être mannequin ou actrice. Au lieu de cela, elle est recherchiste pour une émission de radio. Un truc stupide sur la consommation, où l'animateur vous dit si les poireaux coûteront moins cher que les radis cette semaine.

— Tu as trois minutes, glapit-elle. J'ai dit que j'avais oublié mon portefeuille au spa.

Je la prie de s'asseoir à mes côtés. Je ne sais pas par où commencer. J'ai toujours peur de manquer d'élocution devant cette fille,

d'être incapable d'aligner mes mots. Elle prend une bouffée de ma cigarette et je glisse une main dans ses cheveux humides.

— Écoute, Josi, merde. Je sais qu'on s'était dit qu'on arrêterait, mais c'est difficile. Je pense toujours à toi.

Elle se rencogne dans la causeuse et croise les jambes. Elle fixe le feu. Les baguettes ne sont plus qu'un tas de cendres.

— Moi aussi, Bruno, je pense à toi.

Entre nous, c'est vachement compliqué. Pour l'instant, elle me laisse lui caresser la nuque, les cheveux et le visage, même s'il y a quelques membres du personnel de l'hôtel dans le hall qui ont dû l'apercevoir avec Martin depuis leur arrivée ici hier. Josiane aime le risque, mais toujours calculé. Le premier après-midi où l'on s'est retrouvés ensemble, c'était chez elle, en l'absence de Martin, qui ne rentre jamais avant six heures, tout absorbé qu'il est par le sort de ses beignes. Josiane avait attendu cinq heures avant de me mettre à la porte. Un jour où j'étais particulièrement en forme, on avait étiré ça jusqu'à cinq heures et demie. On se débrouillait ainsi depuis le début de l'automne, jusqu'à ce que Josiane me confie, deux semaines plus tôt, qu'elle ne savait plus où elle en était. Une connerie. Maintenant, juste en la regardant, je peux presque deviner les battements de son cœur au creux de ses pupilles. Je vois bien qu'elle regrette. Mon téléphone cellulaire sonne.

— La Maison-Blanche, on vous écoute ?

— T'es encore au restaurant ?

C'est Carole.

— Ouais.

— Tu veux rapporter trois ou quatre bouteilles de Perrier ?

Je dis oui et je raccroche. Je me tourne vers Josiane et je replonge mon regard au fond du sien. Elle m'ordonne d'arrêter de faire cette tête-là, mais comment un homme est-il censé regarder la femme qui l'empêche de dormir, celle pour qui il deviendrait fleuriste afin de créer une rose du même bleu que ses yeux, celle pour qui il passerait ses dimanches à faire de la soupe ? Josiane me rappelle que je ne sais même pas comment ouvrir une boîte de conserve, je dis d'accord, je m'emporte, ce ne sont là que des exemples. Je change de sujet.

— C'est quoi, cette histoire de cacao ?

— Je ne sais pas. Il paraît que ça pénètre dans les pores et que ça donne de l'énergie.

Je lui demande si ça fonctionne. Elle hausse les épaules et enfouit son visage dans mon cou. Sa respiration fait une petite brise dans mes cheveux, cette fille est sensuelle même dans son désœuvrement. Ses cils me chatouillent, mais je fais un effort pour ne pas me tortiller, car ça ne ferait pas très masculin. Jamais encore il n'a été question que je quitte Carole ni qu'elle quitte Martin. Peut-être le moment est-il venu de lancer l'idée ? Aussitôt les paroles tombées de ma bouche, je la sens se raidir dans mes bras. Elle lance : « Es-tu fou ? » Elle ajoute qu'elle est bien avec Martin, qu'elle n'a pas envie que sa vie soit bouleversée. Tout à coup, je pense à cette fille maigre en talons hauts qui serre son gros chat contre sa poitrine et je me dis que ce dessin nous ressemble. D'une façon symbolique, je veux dire, à un deuxième degré, il est clair que je suis les talons hauts et que Martin est le chat. Mon téléphone sonne de nouveau.

— James Bond ?

— T'es toujours au restaurant ?

C'est Myriam.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je préfère la San Pellegrino. Les bulles sont plus petites.

— Dix-quatre.

Je m'apprête à raccrocher quand elle continue :

— J'aimerais te parler ce soir.

— Tu crois que c'est le moment ?

Le téléphone de Josiane sonne à son tour et il y a toute une cacophonie. Elle se lève et va décrocher plus loin, derrière un sapin de Noël dodu dont les branches croulent sous les lumières, les étoiles, les petits anges et les cannes en bonbon.

— J'en ai assez, tempête Myriam à l'autre bout de la ligne. Ça fait trois mois que tu dis ça.

Je lui ordonne de se calmer si elle ne veut pas gâcher la soirée. Elle m'informe qu'elle s'est enfermée dans la salle de bain avec son troisième kir, à l'abri des autres, qui en sont à leur quatrième. Elle



me décrit le bain tourbillon et la douche à jets multiples. Je parie qu'elle a quelque chose de cochon derrière la tête. Je l'interromps.

— Mes piles sont mortes.

— Ne bouge pas, je descends !

— Non !

Je raccroche. Josiane revient vers moi.

— Martin a trouvé mon portefeuille sur la table de chevet. Il faut que j'y retourne.

— Tu aurais pu l'apporter avec toi, Josi !

Elle appelle l'ascenseur et croise les bras sur sa poitrine. Elle dit qu'elle ne sait plus où elle en est. Elle me reproche mon insistance et m'accuse de rendre la situation encore plus difficile.

— C'est mon anniversaire, merde.

Elle me sourit tristement pendant que les portes de l'ascenseur se referment sur elle. Je réfléchis : l'amour fait mal, l'amour rend fou, et puis au bout du compte, il déçoit. J'ai le casting pour faire *Je* dans une chanson triste. Je donne une pichenette sur la tronche d'un ange suspendu au sapin. Au restaurant, on veut m'assigner une place. « Fumeur ou non-fumeur ? » L'éclairage est tamisé et la clientèle, clairesmée. Je me dirige vers le bar, où je commande quatre bouteilles de Perrier, une bouteille de San Pellegrino, six paires de baguettes à sushis et un kir, pourquoi pas. Près des fenêtres, le couple que j'ai croisé plus tôt dans l'ascenseur est attablé. La femme étudie son menu en jouant avec son collier de perles. L'homme consulte la carte des vins, présentée sous une reliure de cuir. C'est décidé : ce soir, je deviens un héros. Je les quitte toutes. Je vais secouer ces chaînes qui m'étouffent, goûter à la paix, au calme, à la liberté. Oui, c'est vraiment décidé. « Quarante-trois dollars », me dit la fille derrière le bar. Et quoi, encore ? J'ai envie de répliquer « chambre 505 » et de signer la facture au nom de Martin Desrochers. Pas de doute que mon salaire de journaliste pigiste à la rubrique des chiens écrasés a tout à envier au sien, mais j'ai ma fierté. Je paie en espèces. Myriam grimpe sur le tabouret à côté du mien. Sa minijupe se plisse et découvre ses cuisses bien galbées.

— J'ai dit que j'avais oublié mon cellulaire dans la voiture. Pourquoi tu me fuis tout le temps ?

Il y a des gens à qui l'on doit tout répéter trois fois. Avec Myriam, parce qu'elle croit avoir toujours raison, il faut multiplier ce chiffre par quatre. Alors, j'y vais. J'enclenche la cassette. Comme toutes les fois où l'on s'est retrouvés seuls depuis la fin de l'été, je lui explique que je n'en peux plus de mentir à Carole. Mon choix est fait : c'est avec elle que je veux vivre ma vie. M'investir, me surpasser, me reproduire, et tout le reste. Myriam prend une lampe de mon kir sans me lâcher des yeux, elle fait battre ses cils, retrousse sa lèvre supérieure. Elle se lance dans son numéro de femme-enfant tristounette. Grâce à ses études en psychologie, cette fille a développé des techniques de manipulation incendiaires. Autrement, elle passe ses journées à faire la tournée des pénitenciers de la métropole pour écouter des confidences de détenus. Elle a un faible pour les voyous, c'est évident, parfois je me dis que c'est pour cela qu'elle a du mal à m'oublier, mais il va falloir qu'elle se fasse à l'idée. Je tente de l'encourager : Frank est un chic type. Il prend soin d'elle. Ils pratiquent le même métier. C'est très important, tu sais, ma chérie, les intérêts communs. Quand on aura soixante-dix ans, mis à part nos fonds de pension, on n'aura plus que ça à partager, ou presque.

— Ne me dis pas ce que je dois faire. C'est avec toi que je suis bien, j'en ai marre de chier mon cœur tous les trois jours dans la boîte vocale de ton portable.

Il sonne à ce moment précis.

— En parlant du loup.

— Je pensais que tes piles étaient mortes !

Je flanque un doigt sur ses lèvres.

— Le Pentagone, bonjour ?

— On meurt de faim, qu'est-ce que tu fous ?

C'est Martin. Je lui dis que je suis en chemin mais que je ne me souviens plus du numéro de chambre. Il l'a oublié lui aussi. Myriam aspire mon doigt dans sa bouche et elle le mordille, le suçote, le ronge, le tête, le mâchonne. Carole prend la ligne.

— Alzheimer ! C'est 505. Grouille !

Je raccroche.

— Rends-moi mon doigt.

Myriam hoche tranquillement la tête. Elle ne lâche pas prise. Son palais et sa langue exercent une succion puissante sur mon index. Elle y va fort, la sauvageonne, elle aime ça. Quand elle le recrache, il est rouge vif et pisse la salive. Je l'essuie sur mon jean. Myriam saute de son tabouret et prend les six paquets de baguettes, je prends les cinq bouteilles d'eau gazeuse et cours à sa suite. Dans l'ascenseur, je la plaque contre le mur et j'enfonce ma langue dans sa bouche. Le cul bombé de la fille qui se fait bichonner au spa sublime m'arrive droit dans la figure. Je bande. Au quatrième étage, Myriam se tortille et pousse des soupirs. L'ascenseur stoppe au cinquième, je lui dis d'aller faire un tour jusqu'au huitième pour ne pas qu'on regagne la chambre en même temps. Elle me traite de salaud et me fourre les baguettes dans la bouche. Je ne peux rien répliquer.

Une odeur de lavande flotte dans le corridor. Devant la porte de la chambre 505, je ferme les yeux et j'attends. Je pense à des trucs pour m'aider à débander. Aux chanteurs en bonnets à grelots. À la ville de Toronto. De retour dans la chambre, je crache les baguettes sur le lit.

— T'es allé les chercher en Chine ? pépie Carole.

— Tu veux dire au Japon, ma puce.

— J'espère que tu as mis les bouteilles sur la facture de la chambre, trompète Martin.

— T'occupe, lui dis-je.

Myriam revient deux minutes plus tard.

— Tu l'as trouvé ? lui demande François.

— Entre les deux sièges, rétorque-t-elle en brandissant son appareil.

Dans les seaux à glace, les bouteilles de bourgogne aligoté sont renversées. Martin les balance dans un sac et les remplace par des bouteilles de chardonnay. Mon kir traîne encore sur la table de chevet. Il est maintenant tiède, mais je le termine quand même. Josiane est dans la salle de bain, elle rince les verres qui ont été utilisés pour l'apéro, car il n'y en a plus assez pour le repas. Martin vient de faire une gaffe, m'explique Carole en faisant rouler son tube de gloss sur ses lèvres. Il voulait allumer les chandelles sur la table,

mais il a accroché les verres avec la manche de sa chemise déboutonnée. Résultat : il y a trois verres en moins et des cernes noirs sur le plancher de merisier.

— Mais qu'est-ce que tu as au doigt ? s'exclame-t-elle tout à coup.

Mon index ne s'est pas remis de l'attaque de Myriam. On dirait même qu'il est un peu plus violet. Je l'observe d'un air médusé. Du coin de l'œil, j'aperçois Myriam qui tire sur sa cigarette l'air de rien pendant que François renverse la tête et met des gouttes dans ses yeux. Martin cherche un autre CD à faire jouer. Je fronce les sourcils. Sans trop réfléchir, je lâche :

— J'espère que ce ne sont pas les graines de tournesol.

Carole arrondit la bouche.

— Tu es retourné à ce magasin de produits en vrac ?

Depuis qu'elle avait découvert une rognure d'ongle assez épaisse pour être celle d'un gros orteil dans ses canneberges séchées, on s'était dit qu'il était préférable de ne plus mettre les pieds dans cet établissement de notre quartier. Ce que je n'ai jamais fait, d'ailleurs.

— Je te répète toujours d'aller à la fruiterie !

Je refronce les sourcils.

— Tu penses que ça pourrait être un parasite tropical, ou quoi ?

Comme elle ne dément pas mes doutes, j'annonce que je pars à la recherche d'un désinfectant. Dans la salle de bain, Josiane essuie les verres à vin avec du papier de toilette. Je lui fais remarquer qu'elle est une ménagère vraiment médiocre. Elle me demande ce que je veux. « De l'onguent », que je lui dis en lui montrant mon doigt. Elle a un mouvement de recul, puis elle pose le verre et prend ma main dans la sienne.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

Je soupire.

— Je crois que c'est de l'urticaire. Un truc nerveux. Tu vois comme tu me rends fou, hein ?

Elle jette un œil sur la porte restée entrouverte. La bretelle de sa robe glisse sur son épaule. Je la remets en place et lui caresse la joue de ma main intacte. Elle laisse ma bouche effleurer la sienne.

Puis je lis sur ses lèvres : « Mercredi. » Elle sort avec ses trois verres mal lavés après m'avoir refile un tube de crème hydratante. J'en mets un peu sur mon doigt, et ce qui m'arrive alors est extraordinaire. Pendant un moment, je crois que j'ai vraiment développé un type d'urticaire psychosomatique provoqué par un vague chagrin d'amour. Mais très vite, je me souviens que j'ai attrapé un parasite dans un sac de noix poisseuses, un ver toxique, peut-être, ou une bactérie. Je mets de longues secondes, une éternité à me remémorer la bouche caverneuse de Myriam. Aussi faut-il que je m'agrippe au comptoir, car ces strates de mensonges agglutinées m'étourdissent, elles m'écartèlent la conscience. Les autres m'appellent, ils scandent qu'ils ont faim, je me ressaisis. Je m'asperge la figure d'eau froide, je m'éponge avec une serviette et sans plus tarder, je vais les rejoindre.